

Utopie et nostalgie de la ville-jardin,

J.J. Rousseau,

le XVIIIème siècle et nous.

Jacques LECURU

Parce que la tradition scolaire fait de ROUSSEAU l'apôtre, au XVIII^e siècle, du sentiment de la nature, on est tenté de porter à son crédit l'apparition de goûts et d'habitudes qui ne lui doivent rien ou qu'il n'a fait, comme tant d'autres, que suivre. Ainsi, ROUSSEAU n'est ni l'initiateur ni le propagandiste des jardins à l'anglaise - l'expression même qui les désigne révélant ce qu'il en est de leur origine, et l'anglomanie bien connue des Français du XVIII^e ayant fait le reste.

Plus importante est la réalité, à savoir qu'au XVIII^e les écrivains comme les architectes ont tenu à envisager la ville en philosophes. Dans ce concert, ROUSSEAU, une fois de plus, fit entendre quelques dissonances.

L'objectif de tous est le bonheur, mais pour atteindre ce but, les voies divergent. Les uns, les plus nombreux, misent sur les calculs de la raison, d'autres, dont ROUSSEAU, sur les leçons de la nature.

Les nombreuses utopies qui paraissent au XVIII^e (et à la fin du XVII^e) siècle proposent et vantent des modèles urbains monumentaux et rationnels. La forme est géométrique (carré ou cercle), les monuments ont une valeur symbolique et pédagogique, la disposition des quartiers, la répartition des habitants transposent sur le site les préoccupations sociales (égalitaires ou hiérarchiques) des auteurs. Il s'agit de rendre manifeste sur le terrain une harmonie née d'une méditation philosophique et d'une vision précise d'un monde meilleur. Toutefois, ces villes utopiques ont ceci de commode qu'elles sont des villes sans histoire.

Or, les villes réelles ont, elles, une histoire qui les a façonnées sans souci de rationalité ou d'élégance.

L'abbé LAUGIER (dont nous reparlerons) écrit dans son *Essai sur l'architecture* (1755) :

"La plupart de nos villes sont restées dans l'état de négligence, de confusion et de désordre où les avaient mises l'ignorance et la rusticité de nos anciens. On bâtit de nouvelles maisons mais on ne change ni la mauvaise distribution des rues, ni l'égalité difforme des décorations faites au hasard et selon le caprice de chacun".

ROUSSEAU, de son côté, n'a guère apprécié Paris lorsqu'il y est venu pour la première fois : "En entrant par le Faubourg Saint Marceau, je ne vis que de petites rues sales et puantes, des vilaines maisons noires, l'air de la malpropreté, de la pauvreté ; des mendiants, des charretiers, des ravaudeuses, des crieuses de tisanes et de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle n'a pu détruire cette impression, et qu'il m'en est resté toujours un secret de dégoût pour l'habitation de cette capitale".

Mais pour lui, les grandes concentrations urbaines ne sont pas seulement sales et mal ordonnées, elles sont essentiellement corruptrices.

Lorsqu'il élabore son système philosophique, ROUSSEAU associe toujours la grande ville et la dépravation physique et morale dont témoigne, selon lui, l'évolution de l'humanité. L'air y est pollué : "On s'ennuie si tôt dans les promenades publiques, l'air est si empesté d'immondices et la vue si peu attrayante qu'on aime mieux s'enfermer au spectacle". L'espèce humaine s'y dégrade : "Les jeunes gens, épuisés de bonne heure, restent tous mal faits, vieillissent au lieu de grandir, comme la vigne à qui l'on fait porter des fruits au printemps languit et meurt avant l'automne". La ville, enfin, favorise la primauté du paraître sur l'être : "Le premier inconvénient des grandes villes est que les

hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, et que la société leur donne pour ainsi dire un être différent du leur".

Il est toutefois pour lui des villes qui, par leur emplacement et leur dimensions restreintes, gardent l'empreinte de la nature et préservent le bon naturel de leurs habitants. C'est le cas de Chambéry : "Jamais un pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir et je le goûtais dans tout son charme en approchant de Chambéry." Et ROUSSEAU découvrit d'éloges les Savoyards : "C'est le meilleur et le plus sociable peuple que je connaisse. S'il est une petite ville où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry". L'ours, sous les traits duquel on imagine volontiers ROUSSEAU, s'y apprivoise : "L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitants du pays me rendit le commerce du monde aimable".



Cependant, l'idéal urbain de ROUSSEAU prend dans les **Rêveries du promeneur solitaire** une forme et une extension inattendues : "La Suisse entière n'est pour ainsi dire qu'une grande ville dont les rues larges et longues, plus que celles de Saint Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, et dont les maisons éparses ne communiquent entre elles que par des jardins anglais".

Ce mélange "de la nature sauvage et de l'industrie humaine" plaît à ROUSSEAU dans la mesure précisément où il contient assez de nature pour que l'homme s'y corrompe le moins possible, et pas assez d'hommes assemblés pour qu'ils puissent corrompre la nature. Si les villes consistaient toutes en demeures isolées au milieu d'un parc naturel, il ne serait sans doute pas nécessaire d'élever Emile en sauvage destiné à vivre dans les villes.

Cette osmose de la nature et de la ville hante aussi l'abbé LAUGIER. Rêvant d'embellir Paris, celui-ci, considérant que la cité idéale est une ville-forêt transformée en ville-jardin, n'hésite pas à conseiller aux architectes de traiter Paris, fruit d'une longue histoire, comme une forêt naturelle : "Il n'y a point de ville qui fournisse aux imaginations d'un artiste ingénieux un aussi beau champ que Paris. C'est une forêt immense, variée par des inégalités de plaines et de montagnes, coupée tout au milieu par une grande rivière. Supposons qu'il lui soit permis de trancher et de tailler à son gré ; quel parti ne tirera-t-il pas de tant d'avantageuses diversités ?".

Certes, le point de vue de ROUSSEAU est celui d'un piéton peu soucieux de rentabilité, alors que l'ambition de LAUGIER est celle d'un urbaniste qui entend donner à une capitale la beauté et l'ordonnance d'un jardin à la Notre. Mais l'un et l'autre accordent la primauté à l'infrastructure tectonique, à l'oeuvre de la nature. Toutefois, leur conception de la nature, à y bien regarder, est fondamentalement différente : pour ROUSSEAU, elle est agent de sauvegarde de l'homme, pour LAUGIER cadre où l'homme doit inscrire sa rationalité créatrice.

Tous deux, cependant, veulent à leur manière faire de l'histoire une oeuvre humaine. Partageant la grande ambition du siècle des Lumières, celle d'une génération, l'un, ROUSSEAU, souhaite que l'homme sache résister au mouvement d'expansion urbaine, l'autre, LAUGIER, que la ville soit le symbole éclatant des pouvoirs de la raison humaine.

L'histoire, elle poursuit son cours sans égard pour ces spéculations et ces rêves. Tandis qu'au XVIII^e siècle, de nombreux riches se font édifier, le plus souvent hors des villes, des parcs et jardins qui se veulent le cadre d'un bonheur idyllique et utopique, l'évolution économique provoque peu à peu l'essor puis le triomphe du capitalisme.

HAUSSMAN, au XIX^e siècle, a taillé et tranché dans la forêt-Paris, mais sa soif d'embellissements s'accompagnait du désir de rendre plus difficile l'érection de barricades, plus aisée la circulation des forces de l'ordre, dans une capitale prompte au soulèvement et à l'émeute.

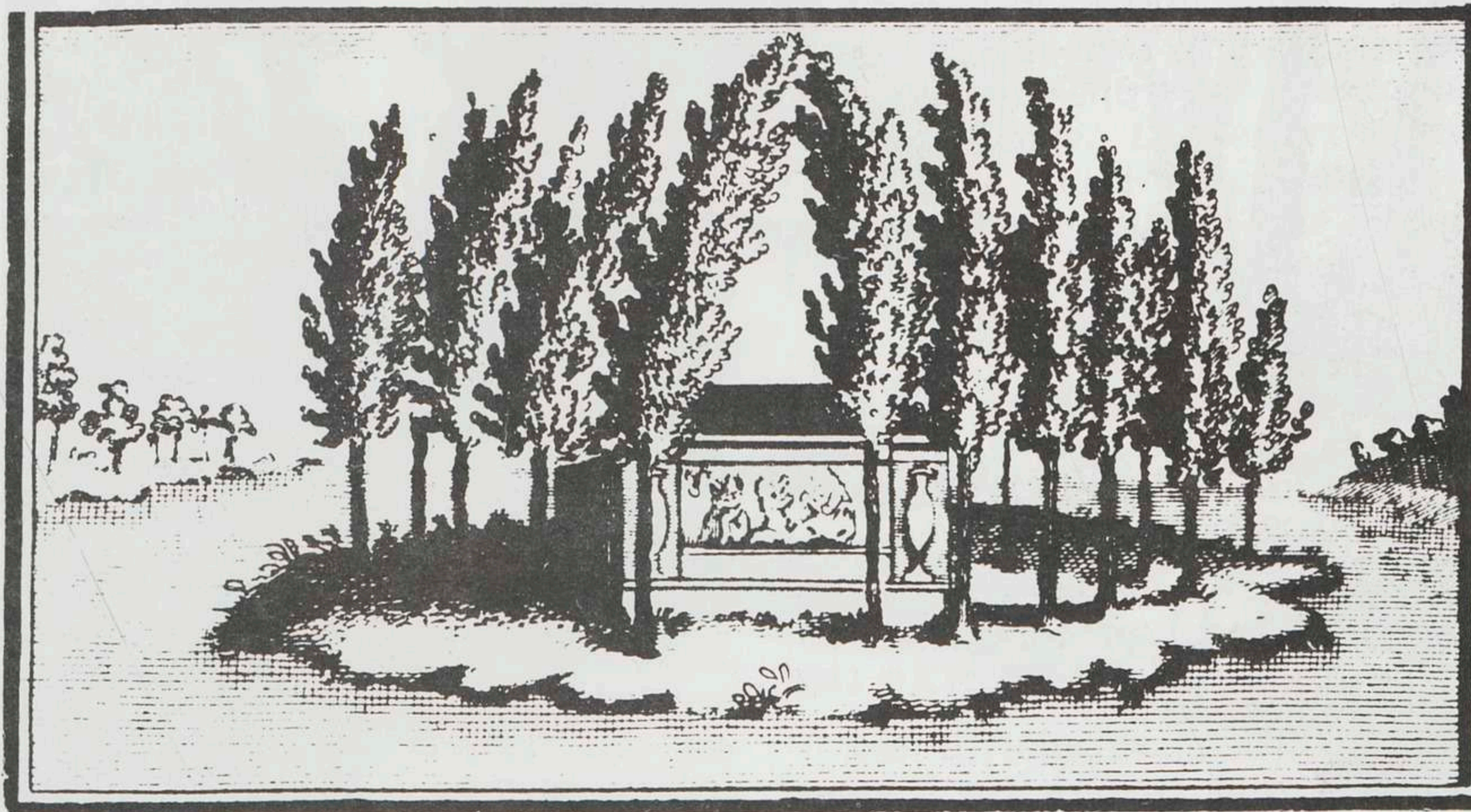
La seconde moitié du XX^e siècle a connu un immense développement des concentrations urbaines, dont on ne cesse de dénoncer le caractère inhumain et antinaturel.

Nos contemporains, entassés dans d'énormes ensembles collectifs, traqués par de multiples

formes de pollution et de délinquance, ont réagi en contractant une véritable boulimie de verdure et de nature. Les citadins dès qu'ils le peuvent se transforment en paysans. Les campagnes, dépeuplées par l'exode rural, se repeuplent, et pas seulement en fin de semaine ou en période de vacances.

En ville-même, le moindre carré de terre disponible se couvre de gazon, les balcons prennent l'allure de jardins suspendus, on veille sur le moindre arbrisseau comme sur un trésor.

C'est bien évidemment l'urbanisation forcenée et non la lecture de ROUSSEAU qui lance aujourd'hui des masses de citadins à la recherche d'un peu d'air pur, d'un peu d'espace vert, d'un peu de nature. Mais reconnaissons à ROUSSEAU le mérite d'avoir exprimé, à l'aube des temps modernes, la revendication utopique et fondamentale de l'homme, agent et victime de la civilisation perfectionnée ; celle d'une ville-jardin, d'une ville dont le prince soit la nature.



LE TOMBEAU de Jean-Jacques ROUSSEAU dans le parc d'Ermenonville
(Gravure 19^eème siècle) - A.D. OISE.



Theriot Peux et Lith.

Lith. Berthod

LA CABANE DE J. J. ROUSSEAU

à Gimouville.